

Article original

Engagement littéraire, représentation de soi de Calixthe Beyala dans *L'homme qui m'offrait le ciel*

ÉBANGA Placide Bertrand

Université de Ngaoundéré, Département de Français, Laboratoire Textes et Imaginaires (LATEXIM)

E-mail : placidebanga@yahoo.fr

Article soumis le 29/08/2020, accepté le 14/01/2021 et publié le 15/01/2021

Résumé : Dans le présent travail, il sera question de dépasser les revendications classiques qui démontraient que le thème et le héros d'une œuvre étaient considérés comme ligne de force d'une création littéraire. Désormais, c'est plutôt l'auteur lui-même qui est devenu acteur social. Quel est donc le mode de fonctionnement qui permettra de lire l'engagement de Calixthe Beyala dans *L'homme qui m'offrait le ciel* (2007) ? Telle est la question de base qui sous-tend notre travail dont l'objectif fondamental consistera à montrer qu'un écrivain de nos jours est davantage un promoteur du développement de la société en ce sens que c'est lui qui mène tous les combats et revendique afin que la littérature ait un impact dans la société moderne. Ainsi, grâce à l'institution littéraire, socle méthodologique de notre argumentaire, nous montrerons que l'auteure joue un rôle prépondérant pour le rayonnement de la littérature parce qu'elle entreprend plusieurs défis et mène des combats qui font tout le charme du processus de la mise en valeur d'une création artistique.

Mots clés : littérature, auteure, engagement, institution, femme

Abstract: This work is about going above the classical demands which demonstrated that the theme and the heroes of a literary work were considered as the main line of a literary creation. From now on it is instead the author himself that has become the social actor. What is therefore the functioning mode that enables to read Calixthe Beyala's commitment in *L'homme qui m'offrait le ciel* (2007)? This is the main question that sustains our work whose fundamental objective will consist of showing that a writer nowadays is more a promoter of development in the sense that he is the one who leads all the fight and claims for literature to have a great impact in the modern society. So, thanks to the literature institution, methodological

base of our argument, we will show that the author plays the dominant role in the brilliance of literature because it starts many challenges and leads many fights that make all the charm of the process of showing the value of artistic creation

Keys words: literature, author, engagement, institution, woman.

Introduction

L'un des objectifs fondamentaux de la création littéraire est la mise en évidence des préoccupations d'un auteur. Le plus souvent, celui-ci expose dans son œuvre, ses émotions sensorielles, ses états d'âmes et les problèmes qui se posent avec acuité dans la société où il vit. De nos jours, parler de l'engagement revient à chercher à comprendre si c'est le créateur qui est engagé ou alors plutôt son œuvre. En fait, c'est grâce au créateur artistique que certains combats parviennent à aboutir. Par conséquent, l'idéologie actuelle voudrait accorder la primauté à ce créateur plutôt qu'à son style et au fond qui ne sont pas moins les axes constitutifs de sa création artistique. Ce faisant, s'en tenant à cette réalité, comme nous l'avons mentionné supra, *L'homme qui m'offrait le ciel* de Calixthe Beyala est le roman que nous avons choisi pour cette finalité idéologique. Ceci étant, pour retrouver les marques de son engagement, sa personne, ses mouvements, ses habitudes feront l'objet de notre réflexion afin d'analyser son positionnement comme actrice du champ social. Quelles sont donc les batailles menées par Beyala pour apparaître comme une écrivaine engagée ? Comment agit-elle en faveur de la littérature ? Tour à tour, nous présenterons d'abord Beyala comme actrice social du champ littéraire moderne, par la suite, nous parlerons des combats de l'écrivaine et enfin, nous focaliserons en dernier ressort, notre attention sur la matérialisation d'une écriture féministe excessive.

1. Beyala : actrice sociale du champ littéraire moderne

Dans cette partie, il est nécessaire de démontrer que l'auteur du roman actuel s'implique dans tous les coups pour donner une nouvelle orientation à la littérature. Il a cessé de sublimer son

œuvre, mais au contraire, il défiera désormais son personnage principal en s'illustrant plus que celui-ci.

1.1. Le récit autobiographique de l'auteure

Dans cette articulation, nous allons chercher à établir le lien étroit qui existe entre l'écrivaine et des éléments du texte qui montrent que celle-ci semble parler de sa vie dans son roman. Il y a dès lors, des situations qui caractérisent les homologues entre Beyala et son œuvre. En effet, le récit qu'elle propose est une représentation autobiographique où elle dévoile ses émotions sensorielles et les problèmes de sa société. Pour mieux justifier cette réalité, il convient tout d'abord de présenter la grille institutionnelle qui nous servira de méthode d'approche.

En effet, l'institution littéraire est l'ensemble des normes, codes et coutumes qui régissent la création et la lecture d'une œuvre artistique. Elle peut également se définir comme un processus historique par lequel la littérature est devenue une forme sociale reconnue et légitimée. L'expression institution littéraire voit le jour grâce à un groupe de rhétoriciens et sémioticiens, en l'occurrence, Dubois, Van Schendel et Bellau, qui sont des critiques des travaux de Lucien Goldman qui essaient de définir un lieu de médiation entre la littérature et le social. Cette démarche est fondée sur un système de règles, de codes et de conventions, qui, sans être clairement énoncés, agissent par la force de la tradition et de l'enseignement littéraire sur les usages et les pratiques.

Pour mieux cerner la portée épistémologique de l'institution littéraire, les auteurs du *Dictionnaire du littéraire* (2002) demandent de concevoir cette institution en se référant à la fois à la notion d'appareil idéologique et à la notion de champ littéraire tel que conçu par Bourdieu. Selon l'éditeur de *Le vocabulaire de Bourdieu*,

Les champs sont des parties de l'espace social relativement autonomes, c'est-à-dire libres d'établir leurs propres règles, échappant aux influences hétéronomiques d'autres champs sociaux. Le processus de différenciation du monde social qui conduit à l'existence de champs autonomes concerne à la fois

l'être et le connaître : en se différenciant, le monde social produit la différenciation des modes de connaissances du monde ; à chacun des champs correspond un point de vue fondamental sur le monde qui crée son objet propre et qui trouve en lui-même le principe de compréhension et d'explication convenant à cet objet. (Zarader, 2003 :16).

De cette illustration, le « champ » selon Bourdieu stimule le foisonnement des influences et des références qui laisse transparaître le caractère véritablement personnel et construit d'un auteur remarquable à travers le sens pratique, la domination, la classe, l'habitus, le jeu, la violence symbolique, la distinction, etc.

S'en tenant à cette présentation du « champ », l'institution littéraire considère aussi l'espace social et la position au même titre que Bourdieu, comme étant un espace de distribution, c'est-à-dire un vaste ensemble de positions. Voici la quintessence des propos recueillis dans *Le Dictionnaire du littéraire* :

Ce qui caractérise l'institution littéraire est en effet sa capacité à transformer ses normes et ses règles en habitus et ainsi à déterminer des façons d'écrire et de lire. L'analyse institutionnelle dialogue avec l'analyse textuelle : la manière dont l'écrivain inscrit dans son œuvre son rapport à l'institution, rapport marqué par l'ambivalence et oscillant entre l'obéissance, le rejet, l'hybridation ou la perversion des normes et du code, influe sur la « normalité » ou l'« originalité » de ses créations. Ce rapport est particulièrement important en ce qui concerne les codes génériques (choix ou déconstruction d'un genre, hybridation entre plusieurs genres), les conventions rhétoriques (travail sur la langue, choix des figures et des motifs, question des styles) et dans la figuration de l'institution elle-même (intertextualité manifeste, mises en abyme, figures d'écrivains et bibliothèques imaginaires dans les textes). L'enjeu est alors d'étudier la tension entre la force conservatrice de l'institution et la force novatrice de la pratique, tension fondatrice de toute créativité. (Aron, Denis et Viala, 2002 :382-383).

Le statut institutionnel a donc trait au degré de prestige et d'influence que l'auteur exerce sur son œuvre. S'en tenant à cette logique, il ne fait l'ombre d'aucun doute que dans ce contexte, Beyala prend des libertés par rapport à toutes sortes de normes, ce qui se manifeste aussi bien dans ses textes écrits que dans ses

prises de position dans les médias et dans la vie civile. Elle pose quotidiennement des actes qui font d'elle une écrivaine engagée.

Dans le texte, il y a une kyrielle d'éléments homologues entre l'auteure et son œuvre. Une telle écriture n'est que l'expression de la représentation autobiographique de Calixthe Beyala qui s'appuie sur son vécu quotidien pour écrire son roman. Andela s'exprime :

Avant que François ne croise ma route, je m'échinai à épouser des combats pour ne jamais me perdre. Je défendais les droits des femmes ; je combattais les parents indignes ; je me battais pour les minorités visibles. Je me battais pour tant et tant de choses que je n'ai pas vu passer ces quarante années de lumière solaire. C'est ainsi que j'aimais. Love and peace. I love you et des darling cheri ici, et des te quiero mi amor servis à tous, même à ce passant dont le regard hurle qu'on devrait me reconduire aux frontières. (Beyala, 2007 :11).

De cette affirmation, il en ressort que l'origine ethnique de l'héroïne est quasi-identique à celle de Calixthe Beyala. En effet, Andela est un nom camerounais d'origine « éton », dans la région du Centre, principalement au département de la Lékié. À ce niveau, à travers cet indice et se souvenant que l'écrivaine, quoique son père était Bamiléké, sa séparation d'avec la mère de cette dernière a permis que sa grand-mère maternelle la récupère et lui inculque des valeurs « beti ». On notera alors que l'héroïne et l'auteure sont toutes du même Département. Cet élément autobiographique ne serait pas d'ailleurs le seul qui puisse permettre de voir le rapprochement qui existe entre ces deux. Bien plus, du point de vue de l'âge, l'évocation de la quarantaine dans ce fragment de texte laisse voir que le personnage principal a sensiblement le même âge que Beyala, car si le roman d'étude est publié en deux mil sept, Calixthe Beyala qui est née en dix-neuf-cent soixante-un avait alors quarante-six ans. D'où la quarantaine au même titre que celle attribuée au personnage principal. En un mot, il y a plusieurs éléments qui rapprochent l'héroïne et l'auteure du roman d'étude. L'âge, l'origine ethnique, l'activité menée par les deux et le statut matrimonial sont des éléments pouvant

permettent de certifier que l'écrivaine s'est inspirée de sa propre vie pour reproduire son œuvre.

1.2. L'engagement débordant de Calixthe Beyala

Il y a lieu de reconnaître que l'auteure de *L'homme qui m'offrait le ciel* a entrepris de multiples actions visant à l'émancipation de la femme et l'épanouissement de la littérature pendant des décennies. Elle est écrivaine depuis l'âge de vingt-six ans et elle mène un combat militant et altruiste à visée de positionnement et d'affirmation de soi. Dans le même sillage, Beyala a placé la littérature au centre de ses préoccupations au point de sacrifier sa vie matrimoniale. C'est pour cela que, conformément à la représentation autobiographique évoquée *supra*, il transparaît ici que du point de vue psychologique, l'héroïne au même titre que l'écrivaine est une femme seule qui mène pratiquement les mêmes batailles dans leurs sociétés respectives. De fait, dans le récit, Andela se présente comme un homme et par conséquent, elle n'éprouve aucune gêne de vivre toute seule sans aucun soutien du genre masculin. Elle est alors présentée dans ce roman comme une écrivaine célibataire battante qui est à mesure de se passer d'un homme et c'est ainsi qu'elle l'affirme d'ailleurs dans cet extrait :

C'était bien. Bien, ma vie d'écrivain. Bien, ma vie de militante... Les coups tirés par mes adversaires étaient ma raison de vivre, mon véritable pont avec la réalité. J'apprenais à une génération de femmes qui avaient un métier. J'étais capable d'élever seule mes enfants, de discuter dans l'assemblée des hommes, d'y revendiquer une place et de l'obtenir. J'étais heureuse, du moins le croyais-je, de marcher seule dans le soir jusqu'à l'heure où la lune s'effiloche. J'avais l'âme à l'envers et c'était tout aussi bien. (Beyala, 2007 :11-12).

Andela se positionne aussi comme une adepte de l'écriture. Elle est à la limite obsédée par les Belles Lettres au point d'oublier le bonheur dans le mariage et la vie familiale. La preuve en est qu'elle déclare haut et fort qu'elle était capable d'élever toute seule ses enfants. Le mari ne semble pas être important pour elle. C'est plutôt dans la perspective du militantisme que l'on ressent la puissance de celle qui s'est sacrifiée depuis de longues années

pour convaincre l'humanité en général et l'Afrique en particulier de ne pas continuer à traiter la femme comme un sous-être. La reconquête de la place de la femme est alors l'une des forces majeures de l'écriture de Calixthe Beyalala mesure où la priorité de son combat consiste à bannir les injustices et les inégalités de sexes.

Bien plus, Andela semble être fière de sa vie d'écrivaine qui lui est quelque chose de cher en ce sens que c'est grâce à ce métier qu'elle parvient parfois à mobiliser les femmes afin de leur prodiguer des conseils. Cette obsession d'écrire qui caractérise Andela et Beyalala présage le désir d'autonomie et par conséquent de légitimité.

Du point de vue artistique, l'on remarque que Calixthe a une œuvre très abondante et c'est ainsi que son style est à son image. Elle peut être considérée comme une maniaque de l'écriture, car elle écrit sans cesse. Cependant, le renouvellement de la thématique et de l'esthétique littéraire, loin d'être une simple fantaisie, participe de la matérialisation de son engagement, au service de la littérature. L'héroïne est à l'image de Beyalala, une femme loyale, intelligente et travailleuse. Ce faisant, l'auteure met en scène une héroïne qui défend les droits des femmes, combat les parents indignes et lutte aussi pour les minorités, ceci pour justifier ses propres préoccupations. En outre, après avoir démontré la tendance autobiographique de Beyalala ainsi que ses batailles justificatives de son engagement dans cette première partie, quels sont les différents combats menés par celle-ci ?

2. Les combats de l'écrivaine

Dans cette articulation, nous focaliserons notre attention sur les prises de position de l'écrivaine et tenterons de démontrer que le positionnement de Calixthe Beyalala est la conséquence de l'émancipation de la littérature. Elle a d'ailleurs mené plusieurs actions pour donner une nouvelle orientation à la littérature actuelle. On pourra ainsi dire qu'elle est au service de celle-ci.

2.1. La consécration de Beyala

Dans la méthode institutionnelle, la consécration fait en sorte que l'écrivain soit mis en avant dans la mesure où elle met en exergue toutes les prises de position celui-ci. Dès lors, cette approche méthodologique, une fois appliquée à la littérature donne lieu à une action qui consiste à vouer un texte ou un auteur à la sacralité de la chose littéraire. Ce processus renvoie au procès d'attribution de la valeur esthétique de celui-ci. C'est ainsi le passage de l'imprimé à la littérature, du livre à l'œuvre, d'un bien matériel, manufacturé et commercialisable à un bien de nature symbolique. Par conséquent, le caractère sacré d'un auteur ou bien de son œuvre peut passer de l'objet produit au producteur de cet objet au point de découvrir une logique qui voudrait que l'œuvre consacrée parvienne toujours à élever aussi son auteur.

Benoît Denis a produit un travail sur Jacques Dubois, remettant sur la table la question de la consécration littéraire. En effet, il montre que, selon le théoricien, la consécration occupe dans la littérature, une place clairement déterminée dans le processus de légitimation des œuvres et des auteurs qui se laissent appréhender selon quatre étapes théoriques :

La première est celle de l'émergence (vouloir être de la littérature), qui est pris en charge par des instances de la vie littéraire telle que les salons, cénacles, écoles ou revues. La seconde correspond à la reconnaissance (être de la littérature) et est essentiellement assurée par les éditeurs. La troisième étape est spécifiquement celle de la consécration (être de la bonne littérature) et est le fait d'instances telles que la critique, les académies et les jurys. La quatrième et la dernière phase du processus de légitimation est la canonisation (être un modèle de la littérature, faire partie du patrimoine littéraire) et s'opère au sein de l'institution scolaire (programmes, manuels, dictionnaire des auteurs et des œuvres, anthologie, etc.) (Denis, Dubois, 1996 :86-102).

À la lumière de cette illustration, la quatrième étape qui met en exergue la légitimation, mieux encore la canonisation fait ressortir la tendance où le créateur artistique est un modèle de la littérature et par conséquent fait partie du patrimoine littéraire.

Dans cette logique, nous allons justifier cette position par le fait que l'écrivaine du texte d'étude a utilisé plusieurs stratégies qui lui permettent d'être consacrée et par conséquent un modèle référentiel.

Beyala obéit à certaines normes des critères évoqués ici. Elle multiplie moult astuces et développe plusieurs stratégies allant dans le sens de vendre son image pour se faire une notoriété certaine au sein de la littérature. S'agissant du premier point, elle a effectivement émergé grâce à l'importance qu'elle accorde à la littérature, car elle est toujours en train de revendiquer. Elle est devenue un personnage du champ littéraire et c'est sa voix qui fait échos dans l'optique de mener les combats pour le bien-être de la société.

Nous allons également remarquer que cette auteure s'est faite un nom au sein de la littérature en ce sens qu'elle a manifesté très rapidement un désir ardent d'émerger dans la littérature moderne et c'est pour cette raison qu'on la lira dans les revues et ceci de manière très récurrente. Sa côte de popularité va donc grandissante dans la mesure où elle se démultiplie en littérature, car c'est elle qui est écrivaine et par conséquent, elle produit régulièrement des romans. C'est toujours elle qui est présente dans la quasi-totalité de tous les débats télévisés pour défendre les femmes et c'est enfin elle-même qui mène d'autres combats extra-littéraires qui tendent toujours à valoriser la femme.

Pour tout dire, à travers cette kyrielle d'œuvres et d'ouvrages qu'elle sert au public de manière très constante, les Éditeurs ne peuvent que lui manifester leur reconnaissance en certifiant sa légitimité et sa notoriété. Calixthe Beyala est donc de la bonne littérature, par conséquent les instances de légitimation telles que la critique, les académies et les jurys sont unanimes sur les performances de cette dernière. On pourra en dernier ressort dire qu'elle est canonisée, parce qu'elle apparaît comme un modèle de cette littérature.

2.2. L'extrême détermination de Calixthe Beyala

L'auteure de notre corpus est obsédée par une idée, celle de voir la littérature toujours hissée au sommet des revendications pour espérer que celle-ci soit affranchie de toutes les considérations classiques. En réalité, on a une romancière qui est actant et dont les actions menées traduisent à coup sûr son engagement débordant. Tenez une illustration qui semble confirmer cette information :

Mais ce matin-là, quand j'ouvris les yeux, je vis qu'il n'y avait pas de brume, au contraire le ciel était rose. J'avais décidé d'aller à une conférence de presse où les grands de notre petit monde plongent leurs regards sur les documents épais pour y extraire des solutions. « Je vais enfoncer mes ongles dans les bras de chacun de ces hommes, me disais-je. Je vais les griffer jusqu'au sang et les interpeller : sans les minorités, messieurs, votre société est incomplète. » Tandis que l'eau coulait sur ma tête, s'émiettait en cristaux sur mon corps, je cherchais la manière de poser ma question afin qu'elle soit pertinente. (Beyala, 2007 :12).

De cette affirmation, nous ne trouvons pas de différence entre Beyala et son héroïne. De fait, convaincue de son autobiographie, il apparaît clairement que c'est elle la plus mise en avant dans son œuvre. Ceci étant, dans une telle attitude, la curiosité de découvrir son œuvre proviendra du fait qu'on l'ait déjà d'abord vue dans ces multiples actions et batailles qu'elle mène. Du point de vue institutionnel, elle est effectivement consacrée parce que son obsession aux médias la pousse à émerger. Dans ses propos, elle montre à quel point elle attache un intérêt particulier au débat télévisé. La preuve en est qu'étant sous la douche, au lieu de prendre soigneusement son bain, elle réfléchit plutôt sur la façon dont elle posera la question afin que celle-ci soit pertinente. On dirait qu'Andela voudrait absolument prouver quelque chose.

Nous pouvons aussi dire qu'elle a peur de mal faire. Par conséquent sa réussite dépend donc de ce qu'elle fait et c'est pour cette raison qu'on voit son obstination à la révolte, à la réussite et aux multiples revendications. Apprécions cette affirmation :

La salle de la conférence est lumineuse. Des journalistes se bousculent pour savourer les monologues insipides et arrogants de leurs patrons. Chacun veille à être reconnu. On bataille pour la survie médiatique. [...] Frédéric me prend par le bras, je me laisse faire, je n'ai pas besoin de sonder la terre pour vérifier la solidité de notre amitié. Comment ça va Andela ? me demande-t-il. Quand est-ce que tu reviens aux livres au lieu de perdre ton temps à la télévision ? Il éclate de rire. Où sont passées les heures où nous nous amusions à fouiller les entrailles de telle œuvre ou de tel tableau soi-disant consacré ? [...] Et comme il respire à l'exacte pulsation de mes pensées, je lui presse la main puis m'écarte pour m'avancer dans ce haut lieu des discours tout faits. J'embrasse ceux que j'aime, monsieur tout le monde en parle qui, sous sa langue aussi effilée qu'un couteau, ne tolère pas le miel collant de l'hypocrisie ; je souris pour de vrai à Monsieur Culture et Indépendance qui, sans comprendre les révoltes lointaines, laisse travailler suffisamment sa tête pour en capter les bribes. (Beyala, 2007 :13-14).

Il faut vraiment reconnaître qu'à travers l'attitude d'Andela, l'auteure lui a prêté son énergie débordante qui lui a toujours permis de concilier plusieurs choses au même moment et c'est d'ailleurs pour cette raison que nous verrons que cette héroïne est partout au même moment. À l'image de Beyala, Andela est omniprésente dans ce texte et cela constitue une subtilité esthétique de la part de la romancière qui vent suffisamment son image pour amener le lectorat à comprendre que désormais, le romancier est devenu plus acteur qu'auteur. Fort de cette démonstration, l'héroïne est mise en avant dans tous les espaces de vulgarisation médiatique. La preuve en est que, dans cette illustration, elle est très impliquée dans la conférence où elle est confondue avec les journalistes et les hommes publics. On dirait qu'elle est finalement journaliste. Son ami d'enfance semble d'ailleurs lui faire cette remarque lorsqu'il lui demande quand est-ce qu'elle reviendra aux livres. Au travers de cette démonstration, Beyala s'est représentée dans ce texte à travers Andela qui se situe entre livres, journalisme, conférences, débats et télévisions. Ainsi, en agissant de la sorte, toutes ces attitudes prédisposent la consécration de la romancière.

Enfin, les instances de légitimation ainsi que les distinctions reçues par celle-ci complètent l'engagement dont elle fait preuve. En effet, Beyala vit pour écrire, elle s'est véritablement sacrifiée au point où c'est cette écriture qui semble remplacer valablement son mari et toute sa famille. Elle a d'ailleurs, à plusieurs fois reçu des prix pour ses productions, preuve qu'elle est dans la littérature et qu'elle révolutionne même celle-ci. C'est ainsi qu'on lui a décerné le Grand Prix littéraire d'Afrique noire pour *Maman a un amant* en 1994, Prix Tropic- Prix François-Mauriac pour *Assèze l'Africaine* en 1994, le Grand prix du roman de l'Académie française pour *Les Honneurs perdus* en 1996, le Grand Prix de l'Unicef pour *La Petite Fille du réverbère* en 1998.

Le combat que mène Beyala est véritablement particulier en ce sens qu'elle écrit pour apparaître comme une romancière engagée, comme un modèle que devraient adopter tous les écrivains modernes. Les actes qu'elle pose ne peuvent donc laisser personne indifférent quel que soit le côté où l'on se situe. Son œuvre a alors une étoffe dans la mesure où on y retrouve des discours pendants dans la société. Les sphères de légitimation, notamment les Maisons d'Éditions, les instances qui décernent les prix ont reconnu à cette romancière francophone moderne le statut qui est le sien. Enfin, une autre particularité fondamentale de Beyala réside dans le fait qu'elle ne se limite pas exclusivement à l'art d'écrire. L'entame du corpus le justifie notamment avec cette information : « Outre sa carrière d'écrivain, elle milite auprès de nombreuses associations pour la reconnaissance des minorités, le développement de la francophonie et la lutte contre le Sida. Elle a été faite chevalier des Arts et des lettres ». ¹⁰(Beyala, 2007 : 2).

De tout ce qui précède, il ressort que Beyala mène plusieurs actions pour donner une notoriété certaine à la littérature contemporaine. Dans cette entreprise, elle est le centre d'intérêt de son œuvre et c'est elle qui mène toutes les actions littéraires. Cependant, puisqu'une œuvre littéraire mérite d'être l'expression des sentiments de l'auteur, quel est le cheval de bataille de Calixthe Beyala dans son œuvre ?

3. Calixthe Beyala : vers une écriture féministe excessive

Dans cette ultime partie, il est judicieux de démontrer que l'auteure a pour cheval de bataille la défense du genre féminin. De fait, pour y parvenir, elle utilise un vocabulaire déplacé et fait une représentation qui blesse souvent la susceptibilité de certaines femmes dans la société. Ceci étant, une fois au service de la littérature, elle va prendre le risque de se positionner afin que son style fasse en sorte qu'elle soit complètement démarquée des autres auteurs.

3.1. La défense du genre féminin

Pour ce faire, dans le souci de mener à bien cette réflexion, l'on va une fois de plus se référer à l'institution littéraire. Le concept institutionnel, tel que perçu par Dubois, laisse augurer qu'il n'existe aucun texte qui soit produit sans être soumis à une tradition et à certaines normes. En conséquence, le produit d'écriture prend sa réalité et son sens au moment où il est reçu et lu par un groupe d'individus. Sur de telles bases, la création artistique cesse d'être l'affaire d'une seule personne. Selon lui,

L'instauration d'un champ littéraire séparé et confronté à un domaine de production où prévalent les lois du marché conduit les écrivains à vivre leur travail et leur activité sur le mode de refus comme traduction d'un état d'exclusion- exclusion du champ social général et exclusion du circuit économique.[...] L'art n'est social ni à cause du mode de sa production dans laquelle se concentre la dialectique des forces productives et des rapports de production, ni par l'origine sociale de son contenu thématique. Il le devient beaucoup plus par la position antagoniste qu'il adopte vis-à-vis de la société, et il n'occupe cette position qu'en tant qu'art autonome. En se cristallisant comme chose spécifique en soi au lieu de s'opposer aux normes sociales existantes et de se qualifier comme socialement utile. (Dubois, 1978 :30).

Fort de cet état de choses, l'écrivain est perçu comme un messie à l'endroit des membres de la société où il vit. Dans *L'homme qui m'offrait le ciel*, Beyala a une façon particulière de défendre la femme. On dirait qu'elle a des comportements écœurants qui heurtent la sensibilité de certains hommes. Cette façon de faire

participe de la matérialisation d'un féminisme poussé qu'elle prône. Considérée comme le défenseur des femmes, Calixthe consacre toute son écriture sur celles-ci, sur leurs déboires et elle met toujours en relief les situations conflictuelles dans lesquelles elles font face. Dans le texte d'étude, le narrateur s'extériorise :

Des femmes empagnées, sandalées, allaient ça, là, avec des bébés dans leur dos. Elles vendaient n'importe quoi, des cacahuètes par ici ; des noix de coco par-là. Elles ne voulaient pas être celles dont personne n'a besoin. Je m'enfonçai dans cette Afrique jusqu'à ce que ses bruits s'atténuent et disparaissent. Dans le hall de l'hôtel, j'esquivai les gens, c'était mon habitude, j'avais toujours détesté qu'on me reconnaisse. Mais un homme gras, au visage tel un masque, planta ses jambes en x devant moi : -Madame Andela ? me demanda-t-il. Que je suis heureux de vous rencontrer enfin. Il me tendit sa main moite. – Je suis un de vos fervents admirateurs. Je lis tous vos articles dans AM. Merci, dis-je en esquissant un sourire. Dites-moi, comment avez-vous fait pour vous en sortir ? C'est extraordinaire votre parcours. Mon parcours ? Vingt pour cent de chance et quatre-vingt pour cent de travail. (Beyala, 2007 :30-31).

À l'issue de ce récit, l'auteure fait la promotion de la femme en général et de la femme africaine en particulier. Les indices tels « femmes empagnées, sandalées » traduisent cette réalité. Bien plus, dans cette promotion de la femme, elle utilise deux images diamétralement opposées dans ce fragment de texte. En effet, d'une part, elle met à nu l'extrême misère de cette dernière, car lorsqu'elle déclare que les femmes vendaient n'importe quoi, cela présuppose que celles-ci n'ont pas les moyens et par conséquent, elles ne sauraient avoir la possibilité de s'offrir un fonds de commerce pour pouvoir vendre des produits fixes et rentables. Un autre indice qui trahit le statut inconfortable de la femme est celui de mettre l'enfant dans son dos. En fait, cela conforte notre idée de la mise à nu de la souffrance de la femme, car si cette dernière avait un mari, elle ne se baladerait pas avec son enfant pour vendre. La femme est donc délaissée par l'homme et est obligée de tout faire pour survivre elle et le batard que lui a abandonné l'homme qui s'en est allé. Enfin, selon l'auteure et à travers l'expression « elles ne voulaient pas être celles dont personne n'a

besoin », on note ici un combat de survie, mais davantage la quête d'un homme qui rendrait plus agréable la vie d'une femme et son enfant.

D'autre part, il y a une deuxième image qui représente la femme comme étant quelqu'un de comblé. En effet, la présentation d'Andela dans ce fragment ne fait l'ombre d'aucun doute qu'elle est une femme comblée qui ne manque de rien. Elle est convoitée pour ce qu'elle fait, elle a des admirateurs et ne peut pas passer inaperçue. Il est également présenté une Andela travailleuse, car lorsque son admirateur parvient à arracher d'elle quelques mots, elle n'hésite pas à lui répondre que c'est le travail qui l'a hissée au niveau où elle se trouve à l'heure actuelle.

3.2. Le féminisme excessif et paradoxal

Dans le passage qui nous a été illustré un peu plus haut, Beyala nous embarrasse un tout petit peu en faisant en sorte qu'Andela ait tout le confort tandis que les autres femmes se retrouvent à la rue. Ce qu'il y a lieu de comprendre au travers d'une telle représentation, c'est la subtilité esthétique qu'elle utilise. Elle a pris sa position de telle sorte que pour booster la femme à ne pas croiser ses bras, elle va heurter la sensibilité de certains en caricaturant plusieurs images de celle-ci où tantôt elle misère, et tantôt où elle est entourée d'un confort qui fait fonctionner tout ce qu'elle entreprend comme initiative.

Face à une telle situation, nous pensons que Beyala est animée par un féminisme poussé et extrême, car elle est très crue envers les femmes, la preuve en est que lorsqu'elle les représente, elle n'utilise pas un bon vocabulaire comme nous le découvrons dans ce passage :

Il était huit heures quand mes invitées arrivèrent. Elles s'étaient toutes composées une aura de mystère et de volupté. Antoinette arborait une coiffure genre poule mouillée ; Nadine, sous son long manteau, portait une tunique transparente sous laquelle on apercevait un string ; Marie-Jo exhibait avec vanité un boubou africain emperlé pas plus long qu'une jupette. (Beyala, 2007 :139).

Comme nous l'avons mentionné plus haut, l'écrivain, dans le souci de se démarquer des autres, adopte parfois des attitudes et des comportements qui ne pourront pas toujours satisfaire tout le monde. Ainsi, dans cette illustration, l'écrivaine semble ne pas se préoccuper de la réaction de la femme lorsqu'elle lira ses écrits. Une telle prise de risque caractérise donc à coup sûr son engagement perceptible à travers ce féminisme poussé qui frise parfois l'antiféminisme. Cette grande romancière émergente s'est donc organisée pour trouver des rôles extrêmement bizarres à la femme. C'est ainsi qu'elle la représente à travers des images pas toujours agréables.

Prenons par exemple l'habillement dans cet extrait. Les compagnes d'Andela sont déjà d'abord perçues comme des femmes de plaisir, cela est matérialisé à travers l'expression « volupté », ensuite, Nadine arbore carrément une tunique transparente qui laisse percevoir un string. Une telle description semble blesser certaines femmes qui aimeraient rester pudiques. Or mettre à nu cette pudeur serait la considérer comme un instrument de plaisir. L'habillement de Marie-Jo ne serait en reste dans ces critiques, car si son boubou n'est pas plus long qu'une jupette, il va de soi qu'il laisse aussi entrevoir sa nudité et par conséquent, elle fait aussi partie de la catégorie des femmes de la rue.

Nous avons aussi la situation de Rosa qui est la domestique de l'héroïne, celle-ci est décrite comme étant une fille instable, vagabonde et qui est à tout prix à la recherche du mariage. C'est ainsi que son temps et son argent s'usent dans des agences matrimoniales pour chercher à combler ce vide. Enfin sa fille, ne sera guère épargnée dans la mesure où, malgré ses dix-sept ans d'âge, elle sort déjà régulièrement prétextant être avec ses amis. Ces multiples sorties traduisent aussi la légèreté de celle-ci qui manifeste déjà le désir de se retrouver en couple.

Fort de cette présentation où Beyala relègue la femme au second plan, cette dernière devient vulnérable et fragile. Il est bien vrai qu'elle peut se sentir humiliée, mais c'est ainsi que l'écrivaine a

voulu conscientiser cette dernière de sorte que lorsqu'elle se serait sentie insultée, elle fera tout pour relever le défi en sortant de cette situation embarrassante. En conséquence, dans le cadre de notre travail, l'auteure a ainsi un féminisme excessif qui frise parfois même le discours du dénigrement dans la mesure où les attitudes qu'elle adopte pour conscientiser la femme sont choquantes. Cependant, quoiqu'étant ainsi, la romancière ne s'arrête pas pour autant pour faire plaisir aux femmes. Elle est imperturbable dans son entreprise et c'est ce sang froid et cette maîtrise de sa part qui font tout le charisme qui fait d'elle une auteure de renom. Cette consécration lui donne donc une certaine légitimité à son œuvre et fait d'elle l'archétype social de l'engagement.

Dans l'esthétique de Beyala, il n'y a aucun doute que son combat est davantage orienté vers l'égalité de sexe et l'égalité de race. En conséquence, son écriture s'inscrit dans un contexte où la femme en général et la femme africaine en particulier, est dévalorisée. Dès lors, elle prend l'image de la femme pour s'affirmer personnellement et c'est pour cela que l'on se rendra par exemple compte qu'elle a un vocabulaire déplacé. Cela représente une subtilité esthétique dans l'optique d'affranchir cette dernière des tabous. Comme nous l'avons découvert dans cette affirmation d'Andela, Beyala ne fait plus du corps de la femme un interdit, car elle vulgarise le sexe. Par exemple le string mis à découvert par Nadine permettra à la femme de relativiser le sexe qui a toujours été perçu comme un tabou. L'écrivaine n'a donc pas froid aux yeux quand elle veut décrire certaines situations, surtout lorsqu'elle cherche à libérer la femme du joug impérial que l'a enfouie l'homme.

Le style de Beyala, quoique sujet à des polémiques notamment avec son comportement et ses habitudes qui heurtent parfois certaines susceptibilités, a pour but de libérer la femme. La liberté est une vertu et devrait être la chose de tout le monde, cependant, ayant constaté que celle-ci n'en jouissait pas véritablement, c'est la raison pour laquelle elle la représente tel qu'on le vit dans le

texte. En clair, elle lui donne plus la parole et ceci dans le but de la libérer de toutes ses angoisses et souffrances. Elle œuvre donc ainsi pour que celle-ci soit émancipée. Pour dire vrai, cette écrivaine use de tous les stratagèmes pour éduquer la femme.

Conclusion

En guise de conclusion, la création artistique actuelle a désormais une vision du monde qui fait de l'auteur, un outil de revendication de telle sorte que ce dernier soit davantage un acteur qu'un auteur. Il ressort que Beyala est une actrice sociale dans la mesure où elle est au service de la littérature, car elle mène des combats et adopte des positions qui lui permettent de se démarquer des autres auteurs.

Dans le récit qu'elle nous a proposé, la représentation du dévoilement de ses émotions sensorielles, des problèmes, des frustrations et des déboires que subissent les femmes de sa société font en sorte que soit légitimée sa notoriété parce qu'elle revendique de manière particulière l'émancipation du genre féminin. La romancière écrit alors pour défendre la femme et valoriser l'écriture. Cependant, dans son esthétique, elle est crue, paradoxale et désagréable dans ses procédés de mise en valeur du processus de conscientisation dans la mesure où elle procède par la division, les paradoxes, les symboles et les représentations pour inviter toutes les femmes à être travailleuses, battantes, dynamiques et solidaires.

Du point de vue institutionnel, sa consécration démontre qu'elle fait sa promotion personnelle. On note d'ailleurs ainsi que c'est plutôt elle-même qui est mise en avant et non pas son œuvre romanesque comme cela se faisait avant. Son écriture extrême engagement laisse souvent le lectorat perplexe dans la mesure où ses prises de position et ses attitudes heurtent parfois la sensibilité de certaines personnes.

Les comportements et les procédés d'écriture de Calixthe Beyala amènent alors à penser que son style est une écriture féministe à outrance qui frise parfois l'antiféminisme. L'engagement de cette

romancière est manifeste à travers son implication totale, car elle est partout et mène plusieurs combats. Une telle production met en scène une nouvelle écriture qui épouse l'esthétique de la postmodernité. En effet, à travers son style, il y a un personnage décentré, c'est-à-dire qui mène plusieurs combats à la fois, combats dans lesquels le héros se démultiplie et se fragmente.

Cette fragmentation est également visible sur le plan d'une écriture qui sonne le glas de la linéarité du roman classique, d'où la polyphonie narrative où on se préoccupe de plusieurs situations au même moment. Ici, elle aime les Belles lettres, elle revendique la valorisation de la femme, elle est une conférencière attirée et c'est également elle qui est impliquée dans les luttes contre le Sida.

En un mot, son activisme fait d'elle une auteure déterminante et réaliste, car elle est au service de l'humanité toute entière en général et de la gent féminine en particulier.

Bibliographie

Aron, Paul, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, 2002, *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, Quadrige/PUF.

Beyala, Calixthe, 2007, *L'Homme qui m'offrirait le ciel*, Paris, Albin Michel.

Denis, Benoît, 1986, « Jacques Dubois, L'Institution de la littérature », Bruxelles-Paris, labor-Nathan, coll. « Dossiers média, pp.86-102. Mis en ligne Benoît Denis, « La consécration », CONTEXTES[En ligne], 7 |2010, mis en ligne le 26 mai 2010 consulté le 18 mai 2015. URL : <http://contexte.revues.org/4639> ; DOI :104000/contextes.4639.

Dubois, Jacques, 1978, *L'institution de la littérature*, Bruxelles, Labor.

Zarader, Jean-Pierre, 2003, *Le vocabulaire de Bourdieu*, Paris, Éditions Marketing ellipse.